



Article scientifique

Article

2011

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

---

## Le concept de "configuration" et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber

---

Ducret, André Marie Omer

### How to cite

DUCRET, André Marie Omer. Le concept de 'configuration' et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber. In: Sociologies, 2011.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:41859>

André DUCRET  
Département de sociologie  
Université de Genève

andre.ducret@unige.ch

## **Le concept de « configuration » et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber**

### Résumé

*Comment se fait-il que Norbert Elias ait autant cherché à prendre ses distances avec la conception de la sociologie que se faisait Max Weber alors que leurs démarches paraissent si proches ? On évaluera d'abord la portée des arguments avancés contre ce « bourgeois libéral » que serait demeuré le second. Puis on en dégagera les implications empiriques à partir d'extraits choisis dans l'œuvre du premier. On s'arrêtera enfin sur la démarche dite « synoptique » que Norbert Elias propose à tout sociologue d'adopter. En fin de compte, il apparaîtra que ce dernier défend une approche relationnelle de la contrainte sociale que n'aurait pas désavouée Max Weber.*

### Mots-clés

*Configuration ; Elias ; Weber ; pluralisme méthodologique ; démarche synoptique*

Le concept de « configuration » (*Figuration*) passe volontiers aujourd'hui pour un équivalent de celui de « réseau social », le sociologue s'attachant à en éclairer les formes, la durée ou l'extension. Mais en le neutralisant, en le réifiant, ne risque-t-on pas de priver ledit concept de ses vertus heuristiques ? Aux yeux de Norbert Elias, le choix de ce terme, mieux : de ce point de vue revient à prendre position, à la fois, dans

l'époque qui est la sienne et dans la discipline qui le devient. Comme Max Weber, il vient d'ailleurs, en l'occurrence : de la médecine et de la philosophie, et comme lui, il plaide pour une sociologie qui demeure sensible au poids du passé dans le présent, aux inerties, aux contraintes, aux régularités plutôt qu'à l'écume des jours. Tous deux se font la même idée du métier et de la vocation de savant, ils partagent un même souci de neutralité axiologique, ils cultivent l'un et l'autre la méthode comparative, bref, ils sont de modernes descendants des Lumières. Pourtant, malgré cette évidente proximité, Elias ne ménagera pas ses critiques contre Weber, notre objectif étant de comprendre pourquoi.

### **Ce qui les rapproche**

Commençons d'abord par mettre en lumière ce qui rapproche nos deux auteurs plutôt que ce qui les sépare.<sup>1</sup> Ainsi, sur le métier et la vocation de savant, Elias défend une position voisine de celle de Weber :

*« Comme les autres hommes, les scientifiques se laissent guider dans leur travail, dans une certaine mesure, par des désirs et des penchants personnels. Ils sont assez souvent influencés par les intérêts de groupes auxquels ils appartiennent. Ils peuvent avoir en vue une promotion dans leur carrière, ils peuvent espérer que les résultats de leurs recherches s'accorderont avec des théories qu'ils ont déjà soutenues ou avec les exigences et les idéaux des groupes auxquels ils s'identifient. Mais, en tout cas, ces tendances à l'engagement jouent un rôle dans les sciences de la nature, dans l'organisation générale de la recherche, notamment dans le choix des sujets. Elles sont, le plus souvent, tenues en bride par des procédures de contrôle institutionnalisées, qui exercent une forte pression sur chaque scientifique pris individuellement et qui visent à subordonner leurs tendances subjectives à l'intérêt « pour la chose même », comme nous avons coutume de dire, donc à une conception plus distanciée de leur tâche. Dans de tels cas, les problèmes immédiats, qu'ils soient personnels ou sociaux, fournissent l'impulsion requise pour l'examen de problèmes d'un autre type, proprement scientifiques, et détachés de toute relation directe à des personnes ou à des groupes déterminés » (Elias, 1993, 12-13).<sup>2</sup>*

---

<sup>1</sup> Sur le même argument, voir Déchaux (1995, 312) qui, déjà, relevait « l'écart entre la sévérité de Norbert Elias à l'endroit de ses prédécesseurs et la réalité de ses emprunts ».

<sup>2</sup> L'article intitulé « Engagement et distanciation » fut d'abord publié en anglais dans le *British Journal of Sociology* en 1956, avant que l'auteur lui apporte, à la fin des années

L'autonomie relative de la recherche scientifique par rapport au contexte dans lequel elle se déroule crée une obligation éthique pour le sociologue : celle de ne pas occulter ce que ses choix de recherche, qu'il s'agisse de l'objet ou de la méthode, doivent à son propre « rapport aux valeurs » (*Wertbeziehung*). Mais, pour Elias également, le sociologue n'a pas non plus à sacrifier à l'un ou l'autre des dieux qui s'affrontent dans une société où prévaut le « polythéisme des valeurs » :

*« Des sociologues peuvent-ils proposer quelque contribution valable pour résoudre les problèmes principaux, ne serait-ce que les problèmes de leur groupe, de leur nation, de leur classe, de leur profession, s'ils utilisent les dogmes consacrés et les normes de l'un ou l'autre de ces groupes comme fondements évidents de leurs théories, de telle sorte que les résultats de leurs recherches soient d'entrée de jeu ajustés pour conforter ces articles de foi et ces jugements de valeur canoniques de leur groupe, ou du moins pour ne pas les malmenner ? » (Elias, 1993, 27-28).*

N'est véritablement scientifique aux yeux d'Elias qu'un travail de recherche gouverné par la plus stricte « neutralité axiologique » (*Wertfreiheit*) qu'il définit comme une norme de comportement désormais incorporée par le savant là où son maître et ami à Heidelberg puis à Francfort, Karl Mannheim, en faisait le produit de la condition objective dans laquelle se trouverait une « intelligentsia sans attaches » :

*« Parmi les particularités les plus importantes de la recherche scientifique, envisagée dans sa globalité, on observe une émancipation progressive vis-à-vis de certains modes spécifiques d'appréciation des valeurs. Il en va ainsi, par exemple, par rapport aux jugements de valeur de caractère politique ou religieux et, plus généralement, par rapport aux ordres de valeur reflétant les préoccupations du sujet à propos de son bien-être ou mal-être, ou encore par rapport aux intérêts des groupes sociaux dont il se sent solidaire. Dans le travail de la recherche, un autre mode d'appréciation des valeurs l'a peu à peu emporté sur celui-là. L'accent*

---

1970, divers ajouts et révisions, comme il avait l'habitude de le faire avec ses différents textes au gré des traductions successives ainsi que le fait observer son éditeur et traducteur allemand, Michaël Schröter, en postface de ce recueil.

*s'est déplacé vers la découverte de l'ordre inhérent à la relation mutuelle des phénomènes. L'effort pour atteindre la connaissance tire l'essentiel de sa valeur de la manière dont il résout cette tâche» (Elias, 1993, 13-14).*

Au moment où, dans la seconde moitié des années vingt, Elias décide de revenir à l'université - et, plus précisément, à Heidelberg, dans ce qui était alors, de son propre aveu, « *une sorte de Mecque de la sociologie* » (Elias, 1991a, 49) - pour travailler comme assistant bénévole de Karl Mannheim, il dit avoir voulu se former à cette discipline avec pour ambition de « *lever le voile des mythologies qui occultent notre vision de la société afin que les gens puissent agir mieux et de façon plus raisonnable, car j'avais la conviction que toute vision partisane déforme le regard que l'on porte sur les choses* » (Elias, 1991a, 50). L'expérience acquise dans les tranchées de la première guerre mondiale aura été, pour lui, également celle du mensonge, et les combats de rue entre communistes et nationaux-socialistes du temps de la République de Weimar le confirmeront dans sa méfiance à l'endroit des idéologies d'où qu'elles viennent. Comme Weber, il est l'héritier du Siècle des Lumières en une époque où, de toutes parts, l'intellectuel est, sommé de prendre parti, et comme lui, il croit à la possibilité d'une sociologie dont le progrès scientifique et, par conséquent, le caractère cumulatif, reposeraient exclusivement sur la critique réciproque des savants :

*«Pour s'adapter aux buts visés par les sciences empirico-théoriques, des concepts nettement plus différenciés que ceux de « vrai » ou « faux » sont requis. Ce qui distingue les résultats de la recherche dans ces domaines n'est bien souvent pas une telle dichotomie absolue, mais un moins et un plus en « vérité » - ou mieux : en adéquation. Avec cette utilisation de concepts davantage comparatifs qu'expressifs d'une polarité, on entend signifier que toute recherche dans le domaine des sciences empirico-théoriques est relativement ouverte et non achevée. Lors du choix de ses concepts, on fait bien également de laisser une place à cette possibilité que les résultats actuels de la recherche, qui dépassent ceux d'hier, seront demain*

*suivis par d'autres qui les dépasseront – et seront « plus vrais », « plus adéquats », « plus complets » qu'eux » (Elias, 1993, 61).<sup>3</sup>*

En outre, Elias partage avec Weber l'idée selon laquelle le sociologue devrait se garder de « se replier dans le présent » (Elias, 2003, 135) pour, à l'inverse, en recherchant le dialogue avec ses collègues historiens, s'intéresser aux processus sociaux qui s'inscrivent dans la durée :

*« Au milieu du XXe siècle, les sociologues dotés d'une vaste culture historique n'étaient pas rares, et beaucoup se rendaient compte déjà que la connaissance du passé est indispensable pour comprendre les problèmes du présent. La plupart d'entre eux, comme moi-même, du reste, avaient acquis leurs connaissances en histoire, donc également la connaissance des structures de sociétés du passé, non pas en tant qu'historiens, mais par un travail personnel adapté aux problèmes sociologiques qu'ils cherchaient à résoudre » (Elias, 1991b, 163).*

L'un comme l'autre ont une claire conscience du fait que ce que nous nommons le présent est toujours lesté d'un passé qui pèse sur nos manières de penser, de sentir et d'agir aujourd'hui si bien qu'il s'avère toujours nécessaire, quel que soit comme sociologue son domaine de spécialisation, d'inscrire ses observations ponctuelles dans une histoire longue. Enfin, ni l'un ni l'autre ne sont prêts à renoncer à l'« explication » causale et au recours à l'« idéal-type », c'est-à-dire à l'usage de modèles qui permettent de décrire tout en la simplifiant la situation sur laquelle portent nos observations dans le domaine des sciences sociales comme dans celles de la nature :

*« Il n'y a aucune raison d'admettre que les faits sociaux, que les relations entre des personnes ne soient pas, en fin de compte, aussi accessibles à l'entendement humain que les relations entre des phénomènes non humains. Rien non plus ne vient étayer la supposition que l'intelligence humaine serait, de par sa nature, incapable de développer théories et modèles de recherche dans le domaine des faits sociaux jusqu'au niveau d'adaptation qu'elle a*

---

<sup>3</sup> Ce passage témoigne de la proximité entre la conception « ouverte » que se faisait Norbert Elias du progrès scientifique et celle parallèlement défendue par Karl Popper.

*atteint depuis longtemps dans l'exploration des phénomènes physiques » (Elias, 1993, 23).*

## **Elias, critique de Weber**

Plus tard pourtant, Norbert Elias ne ménagera pas ses critiques à l'endroit de Max Weber, en particulier dans un texte qui date, semble-t-il du début des années quatre-vingt, où il s'en prend la notion d'« agir social » (*soziales Handeln*) au cœur même de la sociologie weberienne :

*« Weber, écrit-il, est resté au niveau de conscience où il se percevait lui-même – et, selon son modèle, tous les autres hommes – comme une personne existant dans un premier temps de façon totalement autonome et dont l'action ne devient sociale que par un acte de volonté de l'individu, c'est-à-dire lorsqu'elle se conforme à d'autres individus. Dans ce concept théorique s'expriment non seulement une idéologie politique précise, mais aussi l'expérience première de l'enfant qui se vit lui-même comme le centre du monde, comme une monade existant en elle-même. La conception épistémologique fondamentale de Weber, colorée de néo-kantisme, s'insérait parfaitement dans ce modèle d'expérience » (Elias, 1991b, 175).*

La remarque peut surprendre dans la mesure où, s'il est hors de question pour Weber de faire l'impasse sur le sens que l'individu donne à sa conduite, ce sens s'avère déterminé par la relation que cet individu entretient avec autrui. Est activité « sociale » non pas celle qui procède d'une volonté individuelle, mais bien celle qui, comme il l'indique, « se rapporte au comportement d'autrui par rapport auquel s'oriente son déroulement » (Weber, 1971, 4). Pour Weber comme pour Elias, les individus ne flottent pas dans le vide, mais ils sont toujours pris dans un tissu de relations avec autrui, l'« action réciproque » (*Wechselwirkung*) des uns par rapport aux autres permettant d'expliquer pourquoi, dans telle ou telle situation, ces individus en viennent à se comporter les uns vis-à-vis des autres de cette façon, et pas d'une autre.

Autrement dit, faire de Weber le représentant d'un libéralisme qui commence et finit avec l'individu paraît pour le moins abusif comme le sont les lectures qui en font aujourd'hui le précurseur de l'« individualisme méthodologique » en assimilant la reconstruction des causes susceptibles d'expliquer le comportement de l'individu à la restitution des raisons, bonnes ou fortes, qui l'animent. Pourtant, Elias insiste :

*« Selon la conception atomiste de Weber, la société humaine n'était qu'un mélange hétéroclite et assez peu ordonné de nombreuses actions isolées, effectuées par un grand nombre d'individus. Mais en tant que sociologue, grâce à une abstraction idéalisatrice des structures récurrentes, c'est-à-dire grâce à la formation de « types idéaux », on pouvait remettre un peu d'ordre dans cette diversité assez chaotique des actes sociaux effectués par un grand nombre d'individus. L'idéalisme philosophique de Kant – pour qui, en dernier ressort, l'ordre de la nature découlait de la raison de l'homme qui étudie la nature – convenait bien à l'idéalisme sociologique de Weber pour qui, en dernier ressort, l'ordre de la société découlait de la raison de l'homme qui étudie la société » (Elias, 1991b, 175).*

Là encore, tout se passe comme si Elias ignorait tout des travaux empiriques de Weber, à commencer par sa sociologie des religions, ou encore son projet de recherche sur la presse. Pas plus le croyant que le journaliste n'agissent dans le vide ou dans le désordre, et si comme le font déjà les économistes<sup>4</sup>, l'usage de modèles (ou : « types idéaux ») s'impose en sociologie, ce n'est pas pour mettre de l'ordre dans le chaos ou le plier à sa raison, mais bien pour extraire des faits observés ou données recueillies par le sociologue quelques traits, régularités ou récurrences l'autorisant à formuler, sinon des lois, du moins des conclusions ayant une portée plus générale. Du même coup, les critiques qu'adresse Norbert Elias à Max Weber paraissent loin d'être fondées, et il est tentant d'en attribuer le motif au souci qu'avait le premier d'entrer lui aussi, en les dépassant, dans les rangs des « classiques » de la discipline.

---

<sup>4</sup> Comme le rappelle Mucchielli (2004, 29), Max Weber était d'ailleurs considéré, de son vivant, comme un économiste, et « ce n'est qu'après sa mort, en 1920, qu'il fut reconnu comme un sociologue de première importance.

## Le projet weberien d'une enquête sur la presse

Considérons par exemple ce projet d'étude sur la presse que Weber présente, en 1910, à l'occasion de la première rencontre scientifique mise sur pied dans le cadre de la Société allemande de sociologie fondée un an plus tôt (Weber, 1992). Que propose-t-il de mener comme enquête à ses collègues qu'il espère pouvoir fédérer autour de ce projet, jamais réalisé pourtant ?<sup>5</sup>

D'abord, il souligne combien le sujet est, à la fois, vaste et peu traité, sinon polémiquement, du moins scientifiquement jusqu'ici :

*« Les rapports de la presse avec les partis, ici et ailleurs, ses relations avec le monde des affaires, avec ces innombrables groupes et intérêts qui influencent l'opinion et sont influencés par elle, voilà un vaste terrain de travail sociologique encore largement en friche de nos jours »* (Weber, 1992, 104).

Puis, il propose de prendre pour point de départ de cette enquête le constat qui suit :

*« Pour examiner la presse sous l'aspect sociologique, il est fondamental de constater d'abord qu'elle est nécessairement, de nos jours, une grande entreprise privée capitaliste, mais également qu'elle occupe à cet égard une position très particulière par le fait notamment qu'à la différence de tout autre commerce, elle possède deux catégories de 'clients' tout à fait distinctes : il y a, d'une part, les acheteurs de journaux, qui à leur tour se subdivisent, selon les cas, en majorité d'abonnés ou en majorité d'acheteurs au numéro – une différence qui donne à la presse de pays entiers des traits fort dissemblables – et d'autre part les annonceurs ; entre ces deux catégories de clients, il existe des rapports changeants et curieux »* (Weber, 1992, 104).

Autrement dit, la presse dépend, d'abord, des relations qu'elle entretient avec ses lecteurs et ses annonceurs, et ce selon des modalités différentes suivant les pays. Mais, plus largement :

---

<sup>5</sup> Sur les circonstances dans lesquelles Weber conçut ce projet d'enquête sur la presse et sur les raisons pour lesquelles il ne fut jamais mené à bien, voir Bastin (2001).

*« ...notre époque est marquée surtout par l'accroissement des besoins en capitaux de la presse. La question – et elle n'est pas résolue, les meilleurs spécialistes se disputent à son sujet – est la suivante : dans quelle mesure ce besoin croissant de capitaux implique-t-il un monopole croissant des entreprises existantes ? Il se pourrait que la réponse soit différente selon les circonstances... » (Weber, 1992, 105).*

Economiste venu sur le tard à la sociologie, Weber s'empresse néanmoins d'ajouter aussitôt cette autre question :

*« ...l'accroissement de capital entraîne-t-il un accroissement du pouvoir d'influencer l'opinion selon ses propres critères ? Ou bien entraîne-t-il – comme il a été prétendu mais pas indéniablement établi à ce jour – une sensibilité croissante de chaque entreprise aux fluctuations de l'opinion publique ? » (Weber, 1992, 105).*

Si la presse participe de l'émergence de ce qu'on nomme une « opinion publique », quelle action celle-ci exerce-t-elle en retour sur la presse ? L'une et l'autre sont, aux yeux de Weber, en situation de dépendance réciproque. Mais d'autres relations méritent également examen, à commencer par celles entre les journaux et les agences de presse qui les alimentent en nouvelles :

*« ...comme les agences de presse (...), non seulement chargent de plus en plus les budgets des journaux du monde entier, mais occupent une place toujours plus importante, il faut se demander encore où se trouvent en dernière analyse les sources de ces informations, étudier la position des grands organismes de fourniture d'information et leurs relations internationales entre eux » (Weber, 1992, 106).*

Quant aux journalistes, il s'agit là aussi pour le sociologue de recueillir des données objectives sur leur situation, et ce dans une perspective comparative, bien sûr :

*« Il ne suffit pas d'examiner le produit fini, il convient de s'intéresser à ses producteurs, au destin et au sort réservé aux journalistes. Le destin du journaliste allemand est à cet égard très différent de celui qu'on lui réserve à l'étranger » (Weber, 1992, 107).*

Les questions à se poser sont les suivantes :

*« Quelles sont l'origine et la formation du journaliste moderne, qu'attend-on de lui ? Quel est le statut professionnel du journaliste »*

*allemand en comparaison du journaliste étranger ? Quelles sont enfin ses chances existentielles – extraprofessionnelles aussi – ici et ailleurs ? » (Weber, 1992, 107).*

Enfin, ce projet d'enquête portera également sur la réception de la presse par ses lecteurs, en particulier : sur les effets repérables du journal et de sa lecture sur la « conduite de vie » (*Lebensführung*) des individus. Il s'agira de savoir, non seulement si les journaux sont lus, et par qui, mais comment :

*« Quel type de lecture la pratique du journal engendre-t-elle chez l'homme moderne ? » (Weber, 1992, 108).*

Ce projet de recherche, Weber l'imagine donc dans une perspective qui, de bout en bout, s'avère relationnelle, chaque élément pris en compte étant pris dans un réseau d'interdépendances avec tous les autres.

### **Une même conception de l'action en société**

Une dernière remarque s'impose au sujet de la conception qu'Elias comme Weber se faisait de l'action en société : pour l'un comme pour l'autre, en effet, l'« agir social » mêle, en règle générale, rationnel – au sens de la rationalité instrumentale – et irrationnel : le premier souligne ainsi que « *la possibilité de toute vie de groupe ordonnée repose sur l'interaction, dans la pensée ou l'activité humaines, d'impulsions dont les unes tendent vers l'engagement et les autres vers la distanciation. Ces impulsions se tiennent mutuellement en échec* » (Elias, 1993, 10) tandis que le second insistait, lui, sur le fait qu'entre les quatre catégories d'action qu'il distinguait, les frontières demeuraient, en réalité, le plus souvent « *flottantes* » (Weber, 1971, 21), les raisons invoquées par les individus s'entremêlant les unes aux autres. Plus encore, souvenons-nous de ce passage, souvent cité, où Weber insiste sur le fait que, « *dans la grande majorité des cas, l'activité réelle se déroule dans une obscure semi-conscience ou dans la non-conscience du <sens visé>. L'agent le <sent> imprécisément plus qu'il ne le connaît ou ne le <pense*

*clairement> ; il agit dans la plupart des cas en obéissant à une impulsion ou à la coutume. Ce n'est qu'occasionnellement qu'on prend conscience du sens (qu'il soit rationnel ou irrationnel) de l'activité, et dans le cas de l'activité similaire d'une masse, c'est souvent le cas de quelques individus seulement. Une activité effectivement significative, ce qui veut dire pleinement consciente et claire n'est jamais en réalité qu'un cas limite » (Weber, 1971, 19).*

Le fait, pour le sociologue, d'avoir recours à des modèles qui lui permettent de simplifier, telle une caricature, la réalité qu'il observe répond à la volonté, aux yeux de Weber, d'aider les agents à y voir plus clair dans leurs motivations, leurs goûts, leurs valeurs, les raisons qui les font agir comme ils le font. Or c'est exactement là le programme qui sera celui d'Elias, d'où la question qui est la mienne: comment comprendre les critiques qu'adresse le second au premier ? Et celles-ci sont –elles d'une quelconque portée pour la sociologie contemporaine ?

### **Le concept de « configuration » et sa définition**

On tentera une réponse en revenant d'abord sur quelques-uns des travaux de Norbert Elias, en particulier : sur ceux où il met en avant le concept de « configuration » comme la solution aux apories dans lesquelles se serait débattue notre discipline avant lui, à commencer par ses travaux sur les sports d'équipe, dont le football. Ainsi, dans l'introduction qu'il signe seul, en 1986, à une série d'articles sur le sport pour la plupart parus entre 1966 et 1971, mais dont certains, notamment ceux d'Eric Dunning, sont plus récents<sup>6</sup>, Norbert Elias indique que :

*« Le terme de « configuration » a pour dessein, ici, de supprimer la connotation inhérente à de nombreux termes traditionnels selon laquelle les individus et les sociétés sont substantiellement différents. Ces deux concepts ne diffèrent que pour un observateur dont le regard se concentrerait un instant sur les individus qui forment un groupe, puis*

---

<sup>6</sup> Sur la genèse de ces travaux, voir Dunning (2010).

*sur le groupe qu'ils forment ensemble. L'étude des groupes humains, qu'ils soient petits ou grands, en tant que configurations, correspond mieux aux données observables que la polarisation habituelle de l'individu et de la société. On peut dès lors affirmer que les structures sociales sont des structures formées par les êtres humains et que, dans l'étude des sociétés, la solution alternative à une approche quantitative, à la vision des sociétés comme accumulation d'individus originellement isolés, n'est pas tant de rechercher les qualités de ces sociétés que de déterminer leurs structures, c'est-à-dire les structures ou les configurations formées par les êtres humains. Le terme de « structure » ne sied d'ailleurs guère aux êtres humains. Il est plus commode de parler de configurations d'êtres humains, par exemple de la configuration mouvante que forment deux équipes de joueurs sur un terrain de football» (Elias & Dunning, 1994, 60-61).*

L'exemple du match de football lui permet alors de montrer ce qu'implique le recours au concept de « configuration » plutôt qu'à ceux de « structure » ou d'« interaction » : il ne s'agit pas là, uniquement, d'un changement de vocabulaire sociologique, mais bien d'une façon à la fois différente et originale, selon lui, de construire son objet de recherche en insistant sur l'interpénétration dynamique du comportement des joueurs qui se font face sur le terrain :

*« Le processus du jeu est précisément une configuration mouvante d'êtres humains dont les actions et les expériences s'entrecroisent sans cesse, un processus social en miniature. L'un des aspects les plus instructifs de ce schéma est qu'il est formé par les joueurs en mouvement des deux camps. On ne pourrait suivre le match si l'on concentrait son attention sur le jeu d'une équipe sans prendre en compte celui de l'autre équipe. On ne pourrait comprendre les actions et ce que ressentent les membres d'une équipe si on les observait indépendamment des actions et des sentiments de l'autre équipe. Il faut se distancier du jeu pour reconnaître que les actions de chaque équipe s'imbriquent constamment et que les deux équipes opposées forment donc une configuration unique » (Elias & Dunning, 1994, 70).*

Ici, aucun joueur ne contrôle totalement la situation – pas plus que dans la société de cour, au XVII<sup>e</sup> siècle -, chacun devant en permanence s'adapter à ce que font les autres, les membres de son équipe comme ceux de l'équipe adverse. Le jeu doit être analysé dans une perspective non pas statique, voire sociométrique, mais bien dynamique, comme

un processus qui, s'il risque de prendre une direction qu'aucun des joueurs n'a voulue, les contraint dans le même temps à jouer le jeu dans le respect des règles qui sont celles du football et qui, désormais écrites, codifiées, définissent ce qu'il est permis ou interdit de faire avec le ballon.

L' « interdépendance » (*Interdependenz*) des joueurs les uns par rapport aux autres oblige au contrôle de soi sous peine d'être sanctionné, averti, voire expulsé par l'arbitre – une figure dont Elias fait peu de cas alors même que son rôle, comme celui des juges de touche, consiste à éviter que le jeu laisse place à la violence qui le caractérisait à ses débuts (Dunning, 2010) -, ce qui n'empêche pas chacun des joueurs de prendre des initiatives au point qu'aucun match de foot ne ressemble jamais à un autre même si, dans le même temps, tout connaisseur ou amateur de ce sport repérera aisément des séquences de jeu comparables, voire récurrentes d'une partie à l'autre :

*« La dynamique de ce groupement et regroupement des joueurs lors d'un jeu est fixe à certains égards, souple et variable à d'autres. Elle est fixe, car sans un accord entre les joueurs qui adhèrent à un ensemble de règles unifié, le jeu ne serait pas un jeu mais une « mêlée générale ». Elle est souple et variable, sans quoi une partie serait en tous points identique à une autre. Dans les deux cas, le jeu perdrait sa spécificité. Ainsi, pour que des relations de groupe puissent revêtir les traits propres d'un jeu, il faut qu'un équilibre spécifique s'établisse entre la fixité et la souplesse des règles. De cet équilibre dépend la dynamique du jeu. Si les règles établissent entre les joueurs des relations trop rigides ou trop laxistes, le jeu en pâtira » (Elias & Dunning, 1994, 263).<sup>7</sup>*

Des règles du jeu, on l'a dit, doivent être fixées pour que le match puisse se dérouler, par exemple : la manière dont sera donné le coup d'envoi, mais une fois ces règles convenues, chaque équipe se positionnera de manière différente sur le terrain et, surtout, en fonction du système de jeu qu'adoptera l'équipe adverse :

---

<sup>7</sup> Signé en commun par les deux auteurs, le chapitre 6 intitulé « La dynamique des groupes sportifs et l'exemple du football » (Elias & Dunning, 1994, 261-279) reprend un article paru pour la première fois dans le *British Journal of Sociology*, XVII, 4, 1966.

*« A partir de la position de départ, une configuration fluide formée par les deux équipes évolue. Tous les individus y sont, et y demeurent jusqu'au bout, plus ou moins interdépendants ; ils se déplacent et se regroupent l'un par rapport à l'autre. On comprendra ainsi pourquoi nous voyons dans ce type de jeu une forme spécifique de dynamique de groupe : ce sont précisément ces déplacements et ces regroupements de joueurs interdépendants l'un par rapport à l'autre qui constituent le jeu » (Elias & Dunning, 1994, 264).*

Là encore, c'est la notion même de « dynamique de groupe » à laquelle il convient de donner un sens nouveau en se centrant, non sur les interactions observables au sein de chaque équipe, mais bien sur les interdépendances de l'ensemble des joueurs les uns par rapport aux autres « *en tant qu'ils forment ensemble une seule configuration en tension* » (Elias & Dunning, 1994, 265). En définitive, cette configuration en acte – ce « figurer avec » - que donne à voir le match de foot illustre à merveille, aux yeux d'Elias, les processus d'agrégation et de régulation sociale observables dans d'autres domaines que le sport. Comme le spectateur averti qui assiste au match en prêtant attention - et, parfois, plaisir - au jeu plus ou moins fluide que présentent les deux équipes, le sociologue privilégiera « *une approche configurationnelle de l'étude des tensions et des conflits* » (Elias & Dunning, 1994, 265) qu'il observe. Dans les diverses situations qu'il analysera, il se refusera néanmoins à donner le primat au conflit plutôt qu'à la coopération, tous deux définissant au même titre l'un que l'autre la vie sociale.

### **L'analyse eliasienne de la société de cour**

Ce programme de recherche est déjà celui que Norbert Elias avait mis en œuvre, dès les années trente, dans sa thèse d'habilitation en sociologie sur la société de cour, une thèse qu'il soutiendra effectivement, en catastrophe, au moment de l'arrivée au pouvoir du parti national-socialiste, début 1933, mais qui ne donnera lieu à la publication d'un

ouvrage que trente ans plus tard.<sup>8</sup> Autrement dit, l'analyse de la société de cour est, à la fois, le point de départ des réflexions ultérieures d'Elias sur le « procès de civilisation » et son point d'arrivée, sa thèse n'étant publiée, dans sa version définitive et en allemand, qu'en 1969 (Elias, 1985). Une analyse centrée, là encore, non pas plutôt sur le roi ou plutôt sur ses courtisans, mais bien sur ce qui les relie pour former une « configuration » sociale, celle de Versailles au XVII<sup>e</sup> siècle, dont la texture s'avère particulièrement serrée.

L'essentiel de la démarche que défendra par la suite Norbert Elias est déjà dans cette analyse qui demeure, aujourd'hui encore, l'un des morceaux de choix de la tradition sociologique. Parmi ses points forts, rappelons l'accent mis sur les relations, qui varient selon les circonstances, entre le monarque et la « bonne société » au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que la qualité de la description proposée de cette « vie mondaine » de la cour qui, centrée autour du roi, s'avère contraignante pour tous ceux et celles qui y participent. Mais aussi l'idée selon laquelle, à force de répéter certains gestes ou, d'accomplir certains rituels, les individus s'en imprègnent durablement et en deviennent « marqués ». Ou encore, l'intérêt pour la façon dont cette configuration sociale se perpétue à travers le temps parce que les agents qu'elle réunit peuvent en attendre ou en espérer quelque chose, une faveur, un titre ou des biens ; la mise en lumière du fait que, si l'étiquette et la logique du prestige permettent au roi d'assurer son autorité sur ses courtisans, il est lui-même prisonnier de cette logique et ne peut se soustraire à l'ensemble des obligations qui incombent à son rang ; l'idée, enfin, selon laquelle ce qu'Elias nomme la « *rationalité de cour* » (Elias, 1985, 82), si elle n'a rien à voir avec la rationalité instrumentale qui prévaut au sein de cette classe en ascension qu'est la « *bourgeoisie professionnelle* » (Elias, 1985, 82), ne saurait être taxée pour autant d'« *irrationnelle* » (Elias, 1985, 81) puisqu'elle a sa logique

---

<sup>8</sup> Sur les conditions dans lesquelles Elias prépara cette thèse et, plus généralement, sur le projet intellectuel qui fut le sien dès les années trente, voir Joly (2010).

propre, originale : celle du prestige et du statut, laquelle explique les dépenses somptuaires, les chasses, les ballets, les réceptions et autres feux d'artifice au service de l'affirmation de sa puissance sur autrui. Autrement dit, les agents se comportent de manière cohérente<sup>9</sup> compte tenu des contraintes qui sont celles de la société de cour.

Parvenus à ce point, nul besoin d'insister, je crois, sur ce que Pierre Bourdieu doit à Norbert Elias, mais aussi sur ce que Nathalie Heinich nomme, s'agissant de ce dernier, une « *difficulté propre à sa pensée: à savoir le contraste entre la simplicité de son modèle et la difficulté de ses applications empiriques* » (Heinich, 1997, 105). Et d'ajouter : « *Il n'est pas difficile, en effet, de comprendre les concepts eliasiens, mais leur mise en pratique exige une radicale conversion des habitudes mentales* » (Heinich, 1997, 105). Lorsqu'il s'agit de construire son objet de recherche en vue d'une enquête sur le terrain, penser en termes de configuration sociale ne va pas de soi alors même que le concept paraît évident – un paradoxe dont Norbert Elias avait lui-même conscience, ce qui l'amènera à formuler quelques considérations de méthode sur lesquelles il convient de s'arrêter un instant.

## **Les propositions de méthode**

Comme Max Weber, Elias considère qu'en sociologie, les questions de méthode sont décisives. Pourtant, rares sont dans son œuvre les indications précises sur la manière de procéder en vue d'aller dans le sens de ce qu'il nomme une « *sociologie configurationnelle* » (Elias & Dunning, 1994, 272). Une chose est sûre : à ses yeux, le concept de configuration ne se résume pas à celui d'« interaction », un terme « *qui ne rend pas compte de l'interpénétration des expériences et des actions des individus, car il est trop étroitement associé au modèle traditionnel de*

---

<sup>9</sup> Compte tenu du caractère toujours relatif de la notion de rationalité, Coenen-Huther (2010,6) suggère ainsi de parler de « cohérence » plutôt que de « rationalité » de l'action.

*la société conçue comme une simple unité cumulative, composée d'individus humains initialement isolés* » (Elias & Dunning, 1994, 70). Mais quelles conséquences empiriques tirer de la distinction à opérer entre ces deux concepts ? Pour répondre à cette question, on s'appuiera d'abord sur quelques remarques méthodologiques incluses dans l'ouvrage que publient Norbert Elias et John Scotson en 1965, alors que le premier nommé a déjà pris sa retraite de l'Université de Leicester.

Dans le cadre d'une enquête sur les relations entre divers segments d'une population habitant la banlieue d'une grande ville industrielle anglaise à la fin des années 1950, la première observation que formulent nos deux auteurs porte sur le recours aux statistiques dans une perspective « configurationnelle ». Etablir la morphologie sociale de ces divers quartiers afin de mettre en lumière, par exemple, des différences au niveau de l'emploi ou du revenu, s'avère nécessaire, mais cela ne suffit pas pour expliquer la manière dont les uns et les autres se perçoivent réciproquement :

*« En réalité, on s'aperçut que ces allégations, ces images et ces barrières à la communication sociale n'étaient pas toutes explicables en termes de tel ou tel facteur quantifiable. On ne pouvait les expliquer au moyen de procédures destinées à mesurer des « facteurs » ou des « variables », comme si chacun d'eux existait et variait indépendamment de toute la configuration sociale – bref, au moyen de procédures fondées sur le postulat implicite que les phénomènes sociaux sont des combinaisons de variables comparables aux combinaisons de particules atomiques, selon l'un des principaux modèles établis par les spécialistes des sciences de la nature »* (Elias & Scotson, 1997, 74-75).

Plus encore, on ne pouvait, selon eux, expliquer les variations observables dans les attitudes des habitants de Winston Parva les uns vis-à-vis des autres « à partir de l'hypothèse, souvent implicite dans l'usage actuel des méthodes statistiques, qui veut que les attitudes et croyances individuelles, exprimées par des personnes interrogées indépendamment des autres, se soient formées comme dans le calme d'une tour d'ivoire, et

*ne soient entrées en contact avec celle des autres que dans un deuxième temps. On pouvait encore moins reprendre une des hypothèses tacites qui inspirent de nombreuses enquêtes statistiques sur les attitudes et les opinions, selon laquelle le pouvoir est si également partagé entre les individus que chacun d'eux peut formuler une opinion indépendamment de ce que pensent les autres»* (Elias & Scotson, 1997, 75). Le fait, d'une part, que, si mon opinion se forge au contact d'autrui, il est difficile de décrire ce processus et que, d'autre part, les individus ne sont pas tous en mesure, compte tenu de la position qu'ils occupent en société, d'avoir ne serait-ce qu'une opinion sur tel ou tel sujet, est une difficulté souvent reconnue du travail de terrain<sup>10</sup> si bien que cette seconde cautèle méthodologique n'est pas vraiment originale.

Par contre, tenter un questionnement qui prendrait en compte l'insertion des répondants dans les configurations sociales au sein desquelles se forment leurs opinions suppose le recours à d'autres techniques d'enquête que celles du questionnaire ou de l'entretien individuel. En effet, l'un comme l'autre risquent de ne nous livrer que des « *variations individuelles sur les croyances et attitudes normales qui prévalaient dans ces quartiers* » (Elias & Scotson, 1997, 75) alors même que ce qu'il importe de comprendre, c'est la façon dont se constituent, se transmettent et se perpétuent les représentations collectives qui sont celles des habitants de ces quartiers :

*« L'idée que la conception des normes d'une communauté était une abstraction ou une généralisation à partir d'un ensemble d'opinions personnelles ne tardait pas à se dissiper, pour peu que le regard de l'observateur ne fût pas obscurci par des a priori. Dans ce cadre comme en bien d'autres, les opinions de chacun sur son quartier et sur les autres ne se formaient donc pas isolément ; elles étaient le résultat d'un échange continu d'opinions au sein de la communauté, les individus faisant peser les uns sur les autres de multiples pressions afin que chacun se conformât, dans ses paroles et sa conduite, à l'image commune de la collectivité »* (Elias & Scotson, 1997, 76).

---

<sup>10</sup> Voir mes propres observations sur ce point dans : Ducret, 2006, 67.

D'où la nécessité, pour Elias et Scotson, de combiner plusieurs techniques d'enquête sur le terrain, l'observation participante permettant, dans la durée, de mieux apercevoir sur quelles configurations sociales reposent les représentations collectives dont entretiens et questionnaires portent la trace. En effet, « *d'autres aspects de l'enquête indiquèrent aussi que, dans ce contexte social, les déductions faites à partir de l'analyse statistique des entretiens avaient une valeur limitée sans la connaissance acquise à travers une enquête systématique menée par un observateur engagé dûment formé* » (Elias & Scotson, 1997, 77).

Il s'agit par conséquent, pour le sociologue, d'apprendre à observer les configurations sociales, en d'autres termes : d'apprendre à adopter d'emblée un point de vue général – qualifié, ici, de « *synoptique* » - sur la situation à analyser comme il sied à « *une science qui a pour tâche centrale d'étudier les individus en tant que groupes, les configurations d'individus en tant que telles* » (Elias & Scotson, 1997, 79). Ce qu'Elias considère comme une approche « *synoptique* », ou encore « *synthétique* » (Elias, 1993, 42) s'éclaire à la lecture d'un autre de ses articles où, alors qu'il se pose la question de la mesure en sciences sociales, il invoque l'existence de « *particularités structurelles* » (Elias, 1993, 31) propres au domaine de recherche du sociologue qui expliqueraient que les procédures de type quantitatif se heurtent, ici, à des limites qu'elles ne rencontrent jamais dans l'exploration de la nature par la physique ou la biologie.

Aussi l'idée selon laquelle la sociologie ne pourrait faire des progrès qu'à la condition de mesurer de manière toujours plus précise les phénomènes qu'elle observe doit-elle être, sinon abandonnée, du moins contrebalancée par le constat selon lequel, face à la complexité de la réalité sociale, tout sociologue manquerait son objet s'il se contentait de le décomposer en autant de dimensions différentes qu'il y a de variables susceptibles d'expliquer pourquoi il se présente sous tel aspect et non sous tel autre.

Autrement dit, une procédure de type uniquement « *analytique* » (Elias, 1993, 41) ne suffit pas, en sociologie, non seulement parce que les variables à prendre en compte prolifèrent à mesure que le regard s'affine, mais surtout parce qu'à la différence d'organismes présentant un niveau d'organisation plus élémentaire, on ne saurait réduire les configurations sociales à un simple agrégat de variables dépendantes et indépendantes, les unes expliquant la variation des autres.

A propos des dites configurations sociales et de la complexité qui les caractérise, Norbert Elias recourt à des mots comme intégration, emboîtement, entrelacement ou interdépendance. Ce vocabulaire ne serait pas celui du physicien ni de ses modèles mathématiques, mais il reviendrait au sociologue de l'employer en vue de défaire cet ensemble hiérarchisé de configurations sociales encastrées les unes dans les autres que nous nommons « société », ce qu'il fera en combinant les deux points de vue, analytique et synoptique, lesquels dominent du reste tour à tour l'histoire de la pensée sociologique. Il ne s'agit pas d'opposer une démarche à une autre, pas plus d'ailleurs que les méthodes dites « qualitatives » aux « quantitatives », mais bien de les articuler en une perspective englobante.

Du même coup s'impose une quatrième considération que ne font pas explicitement Elias et Scotson dans leur enquête sur Winston Parva à savoir que, pour ce qui est de la constitution de la population d'enquête en sociologie, mieux vaut préférer à l'échantillonnage statistique, « *méthode qu'on ne peut appliquer qu'à des sociétés conçues comme des congrès ou des masses d'individus* » (Elias & Scotson, 1997, 75) , la reconstruction systématique de configurations sociales déjà constituées ou en voie de constitution. En fin de compte, ce que le sociologue capable de combiner analyse statistique et synopsis configurationnelle dégagera de ses travaux empiriques, ce sont bien des « *modèles de configurations* » (Elias & Scotson, 1997, 80) montrant « *comment les individus font bloc, comment*

*et pourquoi ils forment ensemble cette configuration particulière, ou comment et pourquoi les configurations ainsi formées changent et, dans certains cas, se développent* » (Elias & Scotson, 1997, 79). Une conclusion, on l'aura compris, que n'aurait pas désavouée Max Weber.

### Références bibliographiques

BASTIN G. (2001), « La presse au miroir du capitalisme moderne. Un projet d'enquête de Max Weber sur les journaux et le journalisme », *Réseaux*, 5, 109, 172-208

COENEN-HUTHER J. (2010), «Les sociologues et le postulat de rationalité», *Revue européenne des sciences sociales*, XLVIII, 145, 5-16

DÉCHAUX J.-H. (1995), « Sur le concept de configuration : quelques failles dans la sociologie de Norbert Elias », *Cahiers internationaux de sociologie*, 99, 293-313

DUCRET A. (2006), *L'art pour objet. Travaux de sociologie*, Bruxelles, La Lettre volée

DUNNING E. (2010), « Approche figurationnelle du sport moderne. Réflexions sur le sport, la violence et la civilisation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 106, 2, 177-191

ELIAS N. (1985), *La société de cour*, traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer et Jeanne Étoré, Paris, Flammarion, « Champs »

ELIAS N. (1991a), « Interview biographique », *Norbert Elias par lui-même*, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, Paris, Fayard, « Agora »

ELIAS N. (1991b). « Trop tard ou trop tôt. Notes sur la classification de la théorie du processus et de la configuration », *Norbert Elias par lui-même*, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, Paris, Fayard, « Agora »

ELIAS N. (1993), « Engagement et distanciation », *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, traduit de l'allemand par Michèle Hulin, Paris, Fayard, « Agora »

ELIAS N. & E. DUNNING (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche et Fabienne Duvigneau, Paris : Fayard, « Agora »

ELIAS N. & J.L. SCOTSON (1997), *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur d'une communauté*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard

ELIAS N. (2003), « Le repli des sociologues dans le présent », traduit de l'anglais par Sébastien Chauvin, *Genèses*, 52, 133-151

HEINICH N. (1997), *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte

JOLY M. (2010), « Dynamique du champ et <événements>. Le projet intellectuel de Norbert Elias (1930-1945) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 106, 2, 81-95

MUCCHIELLI L. (2004), « Heurs et malheurs du durkheimisme », *Mythes et histoire des sciences humaines*, Paris, La Découverte

WEBER M. (1971), « Les concepts fondamentaux de la sociologie », *Économie et société*, tome 1, traduit de l'allemand par Julien Freund & al., Paris, Plon

WEBER M. (1992), « Le premier des sujets. Allocution prononcée en 1910 à Francfort sur le Main à l'occasion des premières assises de la sociologie allemande », *Réseaux*, 10, 51, 101-108